

Les débuts de Montherlant



Le hasard me fit rencontrer Henry de Montherlant, en 1920, à l'occasion de la publication de *La Relève du Matin*. De ce jour, j'eus l'impression d'avoir trouvé le seul esprit contemporain qui, sur toutes les questions essentielles — sauf une — exprimait mes sentiments avec une richesse, une force et un art qui m'y faisaient découvrir ce que je ne sentais pas nettement.

Jean Variot, puis François Le Grix, directeurs de la *Revue hebdomadaire* alors à son apogée, m'avaient proposé de collaborer avec eux à la Société littéraire de France. C'était une petite maison d'édition fondée par Jean Variot, François Le Grix, Henri de Pereira, Guy de Pourtales et Jacques Chenevière, et sise 10, rue de l'Odéon, où sa boutique existe encore. Tous écrivains de qualité, ils se proposaient de publier en belles éditions de jeunes écrivains, et aussi, en éditions de luxe, des classiques. La société avait, en fait, deux directions, l'une conforme aux principes d'une saine économie, l'autre s'inspirant d'un romantisme conscient, ce que ses adversaires appelaient : le lyrisme des affaires. Cela explique que la carrière de la S.L.F. ait été brillante mais brève. Cela explique également que, pour des raisons de trésorerie, elle ait dû publier *La Relève du Matin* à compte d'auteur. Pourquoi Henry de Montherlant la choisit-il ? Sans doute fut-il attiré par les noms qui figuraient sur son catalogue : Barrès, Courteline, Jacques Bainville, Mac Orjan, Bourdelle, Emile Henriot, André Salmon, Lucien Fabre, André Billy, illustrés par Laboureur, André Hofer, Guy Dollan, Lucas de Peslouan, Dunoyer de Segonzac, etc. La S.L.F. devait, plus tard, publier les poèmes déchirants de Jean de La Ville de Mirmont, tué à la guerre.

Beaucoup de ces auteurs y venaient souvent, mais on n'y rencontrait pas Montherlant. Est-ce pour cela que son livre fut un des derniers que j'ouvris ? Le thème de *La Relève du Matin* était celui que je portais au cœur. Le collège, c'était pour moi la première communion, puis Versailles, puis, longtemps après, les Jésuites, l'École des Roches. Tous les livres que j'avais lus sur les années d'enfance, et que je croyais alimenter, disparurent quand j'eus achevé *La Relève*. Simples monographies, petits chants de flûte lointains, ils disparaissaient sous la symphonie du Collège et de ses cent aspects. Car *La Relève* était essentiellement une musique. Elle me faisait réentendre ma vie, plus profonde, plus riche, plus nuancée qu'à la première audition.

Enfin, Montherlant vint un jour s'enquérir de la manière dont ses volumes paraissent. Je le trouvais semblable à son livre. Bien que démolis, je crois, depuis assez longtemps, il continuait de porter l'uniforme de soldat d'infanterie, avec croix de guerre, médaille des combattants volontaires, fourragère de la médaille militaire. Il boitillait et s'appuyait sur une canne : il avait été blessé un des derniers mois de la guerre.

Il a les dents longues, disait de lui François Le Grix. L'édition de *La Relève du Matin* était de sept cent cinquante exemplaires et avait coûté à l'auteur trois mille cinq cents francs. Elle fut rapidement épuisée, la critique ayant été très chaude. Montherlant demanda, bien entendu, que l'on fit un second tirage. Les directeurs, de la S.L.F. ne voulurent pas le faire à leurs frais, et proposèrent un nouveau compte d'auteur. Montherlant refusa. Ainsi *La Relève du Matin* cessa d'être dans le commerce pendant un certain temps, jusqu'à ce que les éditions catholiques Bloud et Gay la réimpriment, ce leurs deniers cette fois. Montherlant avait préféré manquer la vente à faire un acte qui lui paraissait illogique : pourquoi un nouveau compte d'auteur puisque le livre se vendait bien ? Il avait, pour la première fois dans sa vie littéraire, sacrifié un profit à un principe, geste qu'il a refait bien des fois.

Le Songe, *Les Bestiaires* parurent. Je revois Montherlant plus souvent, ce qui ne veut pas dire que je le voyais souvent. Mais, un soir, nous allâmes dîner dans un petit restaurant russe de Montparnasse. C'était le plus pauvre sans doute, mais le plus russe par sa clientèle. Installé boulevard Edgar-Quinet, le restaurant Djiguite était celui où les anciens soldats du tsar se réunissaient le plus facilement pour célébrer les anniversaires de leurs régiments. A l'heure du toast, ils y cassaient les verres avec modération, à cause de la dépense, mais ils chantaient juste, et les musiciens (piano et balalaïkas), par les

airs de la vieille Russie, faisaient oublier à tous leur misère. « Les Djiguites » étaient administrés par la famille Kamendrowsky, qui réunissait des âmes gracieuses et tragiques comme un roman de Dostoïevsky. Pendant que nous dînions, le plongeur du restaurant passa devant notre table. Nous nous serrâmes la main.

— C'est un ancien officier, dis-je à Montherlant, un ami de Dimitrief. Montherlant ne connaissait pas Dimitrief, pauvre lieutenant qui s'était jeté par la fenêtre de son taudis parisien quand il avait appris que le président Doumer avait été assassiné par un Russe.

— Je meurs pour la France », avait écrit Dimitrief avant de consommer son

par LÉO CROZET

ancien conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale.

sacrifice exaltatoire. Les journaux français n'avaient pas toujours compris le sublime de ce geste. Ils l'avaient noté en quelques lignes. Certains même avaient plaisanté. Montherlant fut indigné.

— Si vous pouvez vous assurer de la réalité de ces faits, me dit-il, je rendrai à Dimitrief l'hommage qu'on lui doit dans un de mes articles du *Journal*.

D'autres actes de la qualité de celui de Dimitrief occupèrent notre soirée : une histoire japonaise, un fait divers de France qui mettait de la noblesse dans une affaire sordide.

Montherlant réunit tout cela dans un plaidoyer pour ce sens de la générosité qui semble, à certaines époques, disparaître. Et ce fut la catastrophe : Léon Balby, directeur du *Journal*, demanda des adoucissements dans les jugements. Montherlant y consentit à contre-cœur. Mais le secrétaire de rédaction fit du zèle : il se crut autorisé à ajouter, de lui-même, d'autres adoucissements. Je retrouve, dans mon exemplaire de *Service inutile*, la lettre où Montherlant, d'Alger, me mettait au courant de ce petit drame. Elle donne une idée précise des usages d'une certaine presse et des sacrifices qu'un des plus grands écrivains français peut être contraint de faire soit à lui-même, soit à Mammon.

10 Octobre 1933.

Cher Monsieur,

La publication de mon article du *Journal* n'a fait qu'ajouter aux ennuis qu'il m'avait déjà valus. Malgré une lettre de moi à Balby, extrêmement ferme, et telle que je ne lui en avais jamais écrite de semblable, et malgré sa réponse télégraphique, « article supprimé intégralement », on a supprimé deux paragraphes (sur l'avocat de Gorgulof), on a ajouté un sous-titre imbécile : « trois exemplaires vont le prouver », enfin et surtout on a modifié mon titre. Un sens perdu, et en trahissant ma pensée en cela : Un sens perdu, l'honneur.

Beaucoup de gens, ici, ont été choqués de ce titre, comme j'en ai été choqué moi-même. J'écris en exigeant de Balby une rectification que je lui envoie.

S'il ne la publie pas, je cesserai ma collaboration au *Journal*. Et il y a dix ans que je suis le collaborateur de Balby.

De toute façon, à mon retour, je porterai la question des mutilations de textes dans les articles de journaux — depuis deux ans cela m'arrive sans cesse — devant la Société des Gens de Lettres.

Je soupçonne là une manœuvre de la rédaction du journal pour me brouiller avec Balby.

Je pense être rentré vers le 20.

A vous.

Balby ne publia pas la rectification, et Montherlant cessa de collaborer au *Journal*. J'étais atterré des conséquences de cette soirée que j'avais inspirée. La crise passée, Montherlant n'en parla plus, mais je me demande parfois : quels écrivains auraient fait le même choix ? Vigny certainement...

L'article *Un sens perdu* a été recueilli dans *Service inutile*.

Deuxième tableau. Un jour de juillet ensoleillé, l'an 1934. Nous sommes dans le fond du Café des Princes, un petit café pour midinettes, sur les boulevards. Une violoniste espagnole en a fait un refuge harmonieux. J'ai proposé ce lieu pour notre rendez-vous. Sous la musique de Schubert, qu'il n'écoute pas, Montherlant me parle à voix basse. Il est ému. Ses phrases sont courtes, presque haletantes. Une jeune fille qu'il aime et dont il est aimé ne voit pas leur vie concevable sans le mariage. Lui sent que le mariage détruira ce qu'ils sont actuellement l'un pour l'autre. Visible, elle s'est imprimée en lui avec force, plus que je ne l'aurais cru possible. Il en parle avec le regret de ne

pouvoir l'évoquer suffisamment. « Quand elle entre dans une pièce on ne voit plus qu'elle... Je sais que si je l'épouse je la ferai souffrir, et c'est ce que je ne veux pas. » Montherlant sait qu'elle souffrira quelle que soit sa décision. Il voudrait du moins que cette souffrance ne soit pas empoisonnée, ne s'achève pas en attitudes vulgaires. Cette certitude d'une souffrance le rend grave, comme je ne l'ai jamais vu.

Je me tais. Mes yeux seuls l'assurent que je l'entends. Mais je l'ai compris : il n'attend rien de moi que ma présence et mon silence. Sa décision est prise. Elle est conforme à ce qu'il y a de plus profond en lui, donc à la raison universelle. Il a voulu donner à la folie sa dernière chance. Pourquoi m'avoir pris pour son avocat ? Alors je me souviens que, plusieurs mois auparavant, il m'a demandé avec plus d'insistance que ne le comporte une question pareille, de lui indiquer, à la Bibliothèque nationale — où je suis alors bibliothécaire — un livre où se trouve décrit ce qu'il appelait « le mécanisme du divorce ». J'avais pensé à un roman qu'il échauffait. Je comprends aujourd'hui et suis tenté de sourire : il aimait cette jeune fille, on ne pouvait s'y tromper, il envisageait de l'épouser, et en même temps il envisageait et même préparait son divorce. Ceux qui connaissent la place qu'occupent dans son œuvre l'idée d'équivalence ne seront pas surpris de cette singularité, ni ceux qui savent combien lui est cher l'ancien proverbe persan, de Saadi, je crois : « Quand tu entres dans une maison, observe comment tu pourras en sortir ».

En fait, je l'apprends ultérieurement de sa bouche, Montherlant devait se fiancer deux mois plus tard avec la jeune personne, puis rompre ses fiançailles le mois suivant : la folie eut sa part, mais pas plus qu'il ne faut. Tout cela est passé dans *Les Jeunes Filles*. Pour moi, il ne me déplaît pas d'avoir été mêlé à un acte aussi caractéristique de cet auteur que celui que je viens de citer.

Il me consulta en deux autres occasions également caractéristiques. Au début de sa carrière, quand lui fut proposé d'être rédacteur en chef de la revue littéraire *Les Ecrits nouveaux*, qui fut une des meilleures revues de l'après-guerre, et vers 1932, quand lui fut proposé d'être rédacteur en chef du *Figaro*. Il me consultait, mais, ces deux fois elles aussi, sa décision était prise : elle était de refuser. Henry de Montherlant a passé sa vie à refuser ce qu'ambitionnent les autres.

Troisième et dernier tableau, celui-ci très récent. Mai 1980. Je trouve Montherlant tout guilleret. Il avait été conterné par les offres que lui avaient faites plusieurs de ses amis, de centraliser les souscriptions de ceux qui voudraient lui offrir son épée d'académicien. Il n'aime pas cet usage, que l'épée d'un académicien lui soit offerte par souscription, qu'il faille s'occuper de faire exécuter cette épée, qu'elle soit remise au cours d'une cérémonie : il trouve que tout cela « fait perdre beaucoup de temps ». Et voici ce que son ami Jean-Louis Vaudoyer vient de lui apprendre. L'usage de se faire offrir son épée est récent : il ne remonte pas à plus de quelque trentecinq ans. Auparavant, ou bien les académiciens possédaient une épée de famille, ou bien ils achetaient bonnement une épée ancienne chez un antiquaire.

— Même précise-t-il, Vaudoyer m'a dit que, du temps de son arrière-grand-père, membre de l'Académie des Beaux-Arts, il y avait une épée réglementaire que l'on achetait en même temps que l'habit. Il m'a tiré une fameuse épée du pied ! On voyait autrefois à la maison l'épée d'un de mes grands-parents, le général Lefebvre des Vaux, officier de la Grande Armée, général de la Restauration. Mais elle est dans une des caisses restées clouées depuis 1925 : quel aria pour la retrouver ! J'achèterai une épée ancienne. Et, tenez... j'ai là quelques noms de marchands. Si nous y allons tout de suite ? » Un taxi nous mène chez un marchand voisin des grands boulevards. Mais ses épées sont médiocres. Il me promet (Montherlant, selon une habitude qui lui est chère, est resté incognito) de m'envoyer le catalogue d'une vente d'armes anciennes...

Depuis, Montherlant a connu pire tyrannie : celle du corps, longtemps docile et qui se rebelle. Montherlant m'écrivait son horreur de la maladie : « Notre promenade à la recherche d'une épée me paraît aujourd'hui d'un autre monde. Il s'agit bien d'épée, sinon pour s'en passer une à travers le corps, si cela continue ! Connaissez-vous l'histoire de cet ancien Romain qui s'était suicidé pour échapper aux médecins ? »

Non, je ne la connaissais pas. Il faudra vérifier les sources.